



Apprendre & Travailler carrières

«Démissionner est une forme d'autodestruction»: Quand le climat pousse à changer de carrière

 07 juillet 2022, par
 Julie Eigenmann

Avez-vous envisagé de changer d'emploi cette année pour travailler davantage sur des questions liées au climat? 15% des répondants d'une étude menée fin juin en Belgique, en France et aux Etats-Unis, notamment, ont répondu oui. L'étude a été réalisée par Kite Insights, une agence de recherche et de communication stratégique basée à Londres, qui a une succursale à Genève.

En Suisse, qui sont celles et ceux prêts à bouleverser leurs carrières pour trouver un emploi qui leur paraît plus en adéquation avec la lutte contre le réchauffement climatique, ou carrément pour militer?

Un jeune talent qui a dit non à une brillante carrière en entreprise,

un quinquagénaire prêt à bloquer les routes et

une étudiante qui se sentait tiraillée entre deux vies nous racontent leur choix.

Pourquoi on en parle. Le réchauffement climatique peut nous amener à nous poser des questions au quotidien, sur le fait de prendre l'avion, de manger de la viande ou encore d'acheter local. Les réflexions sont parfois plus fondamentales, puisque certains disent hésiter à avoir des enfants pour cette raison. La vie professionnelle et la carrière peuvent donc aussi faire l'objet de réflexions en ce sens.

1. Le consultant qui n'y croit plus

Victor Cannilla a 29 ans. Diplômé en ingénierie financière à l'EPFL, vainqueur de la bourse The Economist, il travaillait jusqu'en 2021 pour le Boston Consulting Group, l'un des trois plus prestigieux cabinets de consulting au monde. Il raconte à Heidi.news:

«Courant 2019, ça a commencé à devenir assez violent dans ma tête. J'avais le sentiment d'être du mauvais côté de l'histoire. J'avais la naïveté de penser que la technologie allait tout résoudre. Mais ma sorte d'anesthésie a été progressivement balayée.»

Depuis sa démission, après une présentation à plus de 200 de ses collègues sur la sixième extinction de masse, il s'engage pour la Grève du Climat et cofonde une plateforme d'action citoyenne, AG!SSONS. Le 2 juin, il a aussi lancé sa chaîne Youtube, Kraken Debrief, avec une première vidéo intitulée «Multinationales: structures amoraless & immortelles | Raison de démissionner 1». Veut-il pousser un maximum de personnes à faire comme lui? Il répond: «Pas forcément, mais j'espère en tout cas que mon raisonnement complet soit compris».

Victor Cannilla estime qu'il est fréquent d'avoir conscience du problème climatique, moins de faire le lien avec son propre travail:

«J'ai déjà parlé avec des banquiers de capital-investissement qui trouvent que ce qui se passe est grave, qui mangent végétarien et ont vendu leur voiture pour acheter un vélo électrique. Mais ils ne se demandent pas si ce qu'ils font professionnellement est au coeur problème.

C'est qu'aller au bout du raisonnement, c'est une forme d'autodestruction: on passe sa vie à courir après les diplômes. J'ai coché toutes les cases pour finalement admettre que mon travail était problématique. C'est



douloureux et ça ne se fait pas du jour au lendemain.»

Il s'agit selon Victor Cannilla d'un mécanisme d'autodéfense, d'autant que franchir le pas implique de renoncer à un certain prestige social et à beaucoup d'argent. Mais Victor Cannilla ne renie pas cette expérience: «On ne peut pas me dire que je suis un gymnasien qui ne comprend pas comment le système fonctionne.» Ses parents, sans diplômes et l'ayant toujours encouragé, le soutiennent. «C'est probablement plus facile que s'ils venaient de ce milieu économique, parce qu'ils devraient admettre eux aussi être dans des structures destructrices», note-t-il.

Son futur professionnel, c'est a priori un doctorat en sciences politiques, lié à l'écologie politique, et, plus tard peut-être, évoluer dans le monde de la production vidéo: les formations qu'il suit pour sa chaîne Youtube, elle sans but professionnalisant, lui plaisent.

2. Un constat d'urgence à 57 ans

D'autres, en fin de carrière, ont aussi fait le choix de quitter un emploi qui ne leur convenait plus... et de militer. Christian Anglada, 57 ans, s'est assis sur le bitume lors d'un blocage d'une sortie d'autoroute à Berne. Il participait ainsi à une action de Renovate Switzerland, qui demande au Conseil fédéral de présenter en quatre mois un plan d'action «pour permettre aux cantons de rénover, d'ici à 2040, le million de maisons qui nécessite une isolation d'urgence. Un tel plan aura pour effet de réduire drastiquement les émissions de CO2».

C'est le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) qui a été l'élément déclencheur pour Christian Anglada vers un militantisme plus dur, après des années d'engagement comme élu chez Les Verts à La Tour-de-Peilz (VD):

«Les résultats étaient si loin de l'objectif à atteindre pour au moins stabiliser le CO2... J'ai réalisé que nous allions droit dans le mur. Le système suisse est bon quand tout va bien, mais il ne peut pas fonctionner pour une telle crise. J'ai trouvé la campagne de Renovate Switzerland pertinente, parce qu'elle est pragmatique: l'administration fédérale a validé ces besoins, mais rien n'est prévu suffisamment vite pour faire face à de tels enjeux.»

Mais impossible, raconte-il, de mener à bien ces actions en tant que codirecteur d'une institution publique dans le secteur social. Question d'image. Avec les actions de désobéissance civile, il s'est aussi déjà retrouvé en garde à vue: une donnée difficilement compatible avec un travail à temps plein. Et puis les mesures «modestes» de rénovations énergétiques qu'il essaie de faire valoir alors qu'il est en poste ne sont pas possibles, faute de budget: «ça me frustrait beaucoup». Aujourd'hui, les institutions pour lesquelles il effectue quelques mandats, parce qu'il faut bien payer les factures, sont sensibles à ces questions.

S'il vit bien ce changement de vie personnel et professionnel, il n'est pas toujours facile à assumer:

«On vit dans une société où le travail et les revenus qui vont avec comptent beaucoup, et les miens ont sensiblement diminué. Mais à 57 ans, j'ai la chance d'être privilégié, d'avoir des enfants indépendants et de pouvoir réduire mon train de vie, ce qui est impossible pour beaucoup.»

Les réactions autour de lui sont plutôt positives, avec des messages encourageants, même si la dimension de désobéissance civile rend ce choix impossible pour eux car trop risqué pour leur carrière:

«J'ai aussi quelques amis de mon âge qui comprennent difficilement qu'au moment où je pourrais avoir une vie confortable, je prenne le risque de travailler au-delà de la retraite parce que je n'ai pas un bon deuxième pilier. Mais le côté confortable de nos vies est de toute façon remis en question, si on écoute les scientifiques.»



Des choix toujours plus fréquents. Victor Cannilla et Christian Anglada sont-ils des oiseaux rares? Tobias Brosch, responsable de la chaire de psychologie du développement durable de l'Unige, ne les voit pas comme ça. «Des études aux Etats-Unis ont montré que face au réchauffement climatique, il existe différentes catégories de personnes: celles qui pensent que ça n'existe pas ou qui en doutent, à l'image de Donald Trump, celles pour qui cela existe mais demeure encore lointain, et les "alarmés", qui se rendent compte de la gravité de la situation.» Il poursuit:

«Ce dernier groupe est en train de croître. Avec des événements comme les canicules, beaucoup de personnes commencent à faire de liens avec le réchauffement climatique. Elles sont donc prêtes à changer leur manière de vivre pour faire face au problème. Au niveau professionnel, cela peut signifier arrêter un emploi qui produit beaucoup de CO2 ou même travailler pour un projet qui contribue à le réduire.»

Selon les derniers sondages réalisés aux Etats-Unis, précise-t-il, un tiers de la population est «alarmée». Le professeur ne considère cependant pas ce type de décision comme «à part», mais comme faisant partie d'un ensemble de choix pris dans le cadre de réflexions autour de ce que l'on peut changer pour avoir un impact plus positif.

Ces personnes risquent-elles d'être confrontées à de l'agacement de la part de certains proches, qui ne comprendraient pas? «Cela peut arriver, s'il y a une mauvaise compréhension de la part du proche qui opposerait à ce choix sa propre philosophie tournée vers la seule croissance, où l'idée est toujours de pouvoir acheter la plus grosse voiture», répond Tobias Brosch.

Pour le professeur, les jeunes sont susceptibles de faire de tels choix, «parce qu'ils seront sur la planète encore longtemps et qu'ils ont de toute façon l'impression qu'ils seront amenés à changer plusieurs fois de travail au cours d'une vie, mais on ne peut pas en faire une règle générale», précise-t-il.

3. Une étudiante à la recherche de cohérence

Chloé Morel, 24 ans, n'a même pas encore intégré le monde du travail que son projet professionnel a déjà été bouleversé par ses réflexions autour du réchauffement climatique. La jeune femme effectue un double diplôme, à l'Ecole polytechnique à Paris et à l'EPFL à Lausanne.

En France, lors des remises de diplômes mouvementées à AgroParisTech, HEC et Polytechnique – précisément la volée de Chloé Morel – des étudiants ont pris la parole pour dire leur volonté de se révolter contre l'impact environnemental de leur industrie. La jeune femme est en accord avec ce discours.

L'étudiante envisageait il y a un an encore une thèse en neurobiologie et elle avait aussi pensé travailler dans l'industrie: «J'étais un peu dans le déni sur les questions climatiques, ça me faisait trop peur.» Mais elle réalise que le milieu des neurosciences, pour lesquelles elle effectue un stage, avance trop lentement à son goût en matière d'écologie:

«Il y avait un décalage entre mes collègues et moi, dans les discussions notamment. J'avais l'impression d'avoir deux vies, personnelle où je faisais attention à ma consommation et à mes déplacements, et l'autre, professionnelle, où c'était "recherche as usual". Il y avait une dissonance.»

Aujourd'hui, pour son projet de Master, elle travaille autour de la chirurgie verte dans le cadre d'un projet avec le CHUV. «Sur un kit de quinze outils, un chirurgien en utilise parfois trois et le tout va pourtant à la poubelle», regrette-t-elle. Elle se voit travailler plus tard en lien avec la santé et la durabilité. Ses parents la soutiennent parce qu'ils comprennent que ce projet lui tient à coeur et ils sont «rassurés que je ne parte pas élever des chèvres dans la

montagne», sourit-elle. Elle précise cependant: «Mon père est assez climatosceptique».

Par moments, elle se questionne sur son choix mais revient toujours à la même conclusion: elle préfère «se battre»:

«On nous parle de continuité de carrière, de retraite et il y a des moments où je panique un peu. Mais le réchauffement climatique est bien plus important qu'avoir une retraite solide et de toute façon tout va changer. Je serais la première heureuse que ce ne se soit pas le cas, mais je n'y crois pas, il suffit de lire le rapport du GIEC. Je me sens plus en accord avec moi-même depuis que j'ai pris cette décision.»



Victor Cannilla, avant (chez Boston Consulting Group) et aujourd'hui. | Captures d'écran.